

# Une théorie réflexive du souvenir épisodique\*

Jérôme Dokic  
(CREA, Paris; Université de Genève)

## 0. Introduction

Cet article porte sur une distinction familière entre deux types de souvenir. La distinction qui m'intéresse a été établie, certes sous des formes et avec des nuances assez différentes, par Bertrand Russell, Henri Bergson, Alfred Ayer ou Norman Malcolm (entre autres).<sup>1</sup> On peut présenter dans un premier temps cette distinction par le biais d'un contraste grammatical entre deux types de comptes rendus du souvenir: ceux de la forme "S se souvient que p", où S est un sujet et "p" une proposition, et ceux de la forme "S se souvient de x", où x est un objet, un événement, une scène, une personne, etc., c'est-à-dire, en tout cas, une entité réelle numériquement déterminée. Suivant une terminologie courante, je vais appeler souvenirs "factuels" les souvenirs décrits par les premiers comptes rendus, et souvenirs "épisodiques" (ou "autobiographiques") ceux décrits par les seconds.<sup>2</sup>

L'article est structuré de la manière suivante. Dans la première section, je présente l'énigme que pose la distinction entre le souvenir épisodique et le souvenir factuel. Dans la deuxième section, je suggère que cette distinction concerne ce que les psychologues appellent le souvenir explicite – ce qui me permet de mettre de côté ici le cas des souvenirs implicites. Dans la troisième section, je tente de clarifier la notion de souvenir épisodique en tenant compte de certaines analogies et différences avec la notion de perception simple (ou non épistémique) introduite par Dretske. Dans la quatrième section, je discute une proposition de Gareth Evans pour comprendre la distinction entre les deux types de souvenir. La dernière section est plus positive: je suggère que la particularité du souvenir épisodique par rapport au souvenir factuel concerne la présence d'un élément réflexif.

## 1. Le problème

Le sens commun établit manifestement un contraste entre deux types de souvenir. Je me souviens que Brutus a tué César (je l'ai appris à l'école), mais je ne me souviens ni de Brutus ni de César (ni d'ailleurs de l'assassinat lui-même). Il semble qu'il soit toujours possible de se souvenir que ...a..., où ...a... est une proposition qui contient le terme singulier "a", alors que l'on ne se souvient pas de l'entité a. Intuitivement, ce contraste est lié au fait que le souvenir épisodique a, relativement au souvenir factuel, un rapport plus étroit à l'expérience passée du sujet. Le souvenir épisodique semble impliquer essentiellement un renvoi à un

---

\* Une version antérieure de cet article a été présentée au CREA, à Paris, en janvier 1996. Je tiens à remercier les membres de l'auditoire présents, et en particulier Joëlle Proust et François Récanati. J'ai également profité de commentaires écrits de Kevin Mulligan.

<sup>1</sup> Cf. Russell (1921), Bergson (1939), Ayer (1956), Malcolm (1963).

<sup>2</sup> Deux précisions s'imposent. Premièrement, il ne faut pas se fier inconditionnellement à la structure grammaticale: "Je me souviens du Théorème de Pythagore" n'est pas un exemple de souvenir épisodique. En second lieu, je me concentre ici sur deux formes de souvenir, sans préjuger de la question de savoir s'il existe d'autres formes de souvenir (par exemple, les souvenirs décrits par des comptes rendus du type "Je me souviens comment faire de la bicyclette").

moment particulier dans le passé: les choses dont on peut se souvenir au sens épisodique sont celles que l'on a déjà vécu soi-même. Le contenu du souvenir factuel, en revanche, ne concerne pas forcément le passé, de sorte que ce type de souvenir ne décrit pas nécessairement quelque chose que le sujet a vécu, même dans un sens très large du mot "vécu": je peux me souvenir qu'un certain théorème est valide, ou que j'ai un rendez-vous chez le dentiste demain.

Le contraste intuitif entre le souvenir épisodique et le souvenir factuel est tel que certains types trop simples de réduction ou de définition du souvenir épisodique en termes de souvenir factuel semblent compromis. Par exemple, on ne peut pas considérer le souvenir épisodique de  $x$  simplement comme un souvenir factuel du type "S se souvient qu'il a fait l'expérience de  $x$ " (ou comme un ensemble de souvenirs factuels de ce type). Il est en effet possible qu'on ait dit au sujet qu'il a fait une telle expérience dans le passé, ou qu'il l'ait appris d'une autre manière après l'avoir oublié au sens épisodique (de sorte qu'il n'a plus aucun souvenir épisodique de  $x$ ). Je peux me souvenir que j'ai été en Chine étant enfant, parce que mes parents me l'ont raconté plus tard, même si je n'ai aucun souvenir de la Chine.

De même, on ne peut pas définir le souvenir épisodique de  $x$  simplement comme un souvenir factuel sur  $x$  qui a immédiatement succédé à une expérience passée de  $x$  et qui a persisté jusqu'au moment présent. Pour reprendre l'exemple de Miss Anscombe (1974), Goethe annonce au début de son autobiographie qu'il va raconter des événements de son enfance sans toujours savoir s'il s'en souvient ou si on les lui a rapportés ultérieurement. A l'évidence, Goethe utilise ici une notion étroite de souvenir factuel, selon laquelle un souvenir factuel sur  $x$  doit remonter à une expérience passée de  $x$ . Ainsi, selon cette notion, le souvenir que Brutus est l'assassin de César ne serait pas un véritable souvenir factuel. Toutefois, même cette notion étroite ne doit pas être confondue avec celle de souvenir épisodique: intuitivement, on ne peut pas dire à propos d'un souvenir épisodique qu'on ne sait plus s'il a pour origine une expérience passée ou un témoignage extérieur (écrit ou oral).

La formule de Goethe nous invite en fait à reconnaître trois types de souvenir:

- A. Les souvenirs épisodiques de  $x$ .
- B. Les souvenirs factuels sur  $x$  qui remontent tout droit à une expérience passée de  $x$ .
- C. Les souvenirs factuels sur  $x$  qui ne remontent pas tout droit à une expérience passée de  $x$  (mais par exemple à un témoignage extérieur sur  $x$ ).

La notion de "dériver tout droit" reste bien entendu à préciser – elle est sans doute (partiellement) d'ordre causal. Elle doit au moins permettre d'exclure certains intermédiaires indésirables entre l'expérience passée et le souvenir présent, comme par exemple le témoignage extérieur. Ainsi, lorsque Goethe dit qu'il ne sait plus s'il se souvient véritablement d'un événement particulier de son enfance ou si on le lui a raconté après coup, il fait allusion aux souvenirs de type B (des souvenirs factuels véritables selon la notion étroite dont se sert Goethe) par opposition aux souvenirs de type C: la différence entre ces deux types de souvenir factuel n'est pas toujours transparente à l'introspection.

Comme le dit Anscombe, la formule de Goethe pose une énigme, qui pour nous prend la forme suivante: quel est exactement ce rapport interne à l'expérience que semble avoir le souvenir épisodique? Ce rapport est qualifié d'"interne" parce que le souvenir épisodique (du moins lorsqu'il est "véridique") ne remonte pas seulement de facto à l'expérience passée du sujet, mais le fait qu'il correspond à une telle expérience se montre pour ainsi dire dans le

souvenir lui-même. Le but de cet article est précisément de proposer une solution à cette énigme qui met en lumière la spécificité du souvenir épisodique.

## 2. Mémoire implicite vs. explicite

Outre la distinction entre le souvenir épisodique et le souvenir factuel, une autre distinction est pertinente pour rendre compte du phénomène mnésique. Il s'agit de la distinction, établie par les psychologues au moyen de différents tests de mémoire, entre la mémoire implicite et la mémoire explicite. Dans une interprétation courante, la mémoire explicite fait intervenir des souvenirs "conscients" (Kelley et Jacoby, 1993) et "reconnus comme des souvenirs" (Parkin, 1993). La mémoire implicite, en revanche, concerne des cas où l'expérience passée influence causalement le comportement présent du sujet, mais sans qu'il en soit conscient.

On pourrait peut-être interpréter le célèbre exemple de Martin et Deutscher dans leur article "Remembering" (1966: 167-8) comme un cas fictif de mémoire implicite. L'exemple est le suivant. On demande à un artiste de peindre une scène imaginaire. L'artiste compose un tableau réaliste représentant une maison avec beaucoup de détails – des nuances de couleur choisies, des contours déterminés, des personnages habillés de façon particulière, etc. A la grande surprise de l'artiste, sans doute, ses parents reconnaissent sans peine dans la peinture une maison dans laquelle il a effectivement passé une partie de son enfance. Martin et Deutscher prétendent que l'artiste a (ce que j'appelle ici) un souvenir épisodique de la maison sans avoir la croyance qu'il est en train de se souvenir. Selon eux, le souvenir épisodique n'implique pas la croyance d'être en train de se souvenir, et a fortiori le souvenir épisodique de x n'implique pas la croyance que l'on se souvient de x.

La thèse selon laquelle l'artiste a un souvenir épisodique de sa maison d'enfance semble être motivée ici par le fait que sa façon de peindre dépend étroitement de son expérience passée. Mais en réalité, l'artiste n'est pas conscient de sa maison d'enfance lorsqu'il peint son tableau – il n'est pas en relation intentionnelle appropriée avec un objet ou une période de son passé. Bien entendu, il est conscient de peindre, et il est également conscient de peindre une maison ayant des qualités picturales déterminées. Mais la maison dont il est conscient de peindre est une "maison dans l'image"; ce n'est pas celle dont il serait conscient s'il se souvenait explicitement de sa maison d'enfance. Si l'on devait attribuer à l'artiste un souvenir épisodique de cette maison, il faudrait pouvoir utiliser un compte rendu de re du type "Il y a une maison dont l'artiste se souvient". Or il me semble précisément qu'un tel compte rendu serait incorrect dans la situation envisagée. Les seuls comptes rendus pertinents attribuables à l'artiste sont de dicto, du type "L'artiste imagine une maison qui a telles et telles caractéristiques". Il n'est pas possible de lui attribuer littéralement des comptes rendus de re du type "Il y a réellement une maison que l'artiste imagine".<sup>3</sup>

L'exemple de Martin et Deutscher concernerait, s'il était réel, la mémoire implicite et non pas la mémoire explicite. L'expérience passée de l'artiste influence son comportement présent sans qu'il en soit conscient: si l'artiste n'avait pas habité la maison en question dans son enfance, il n'aurait pas peint le tableau de la façon dont il l'a fait aujourd'hui.

---

<sup>3</sup> Peut-être est-il possible de dire "Il y a réellement une maison que l'artiste peint", mais ce serait une interprétation à la troisième personne (par exemple du point de vue des parents) et non pas le compte rendu d'un état mental relationnel de l'artiste.

Les souvenirs épisodiques sont définis ici comme des souvenirs explicites, c'est-à-dire conscients de leur objet. On peut laisser ouverte ici la question de savoir ce qui rend de tels souvenirs conscients. Le point important est que si le sujet a un souvenir épisodique, il doit avoir au moins la disposition de traiter consciemment les informations véhiculées par le souvenir comme des informations concernant son propre passé. (Ici, la notion d'information est entendue au sens large, incluant les mésinformations.) Peut-être cette disposition se manifeste-t-elle dans le comportement prélinguistique;<sup>4</sup> elle peut en tout cas se manifester dans des auto-attributions du type "Je me souviens de cette maison". C'est précisément cette disposition que n'a pas l'artiste dans l'exemple de Martin et Deutscher, et qui rend son souvenir inconscient ou implicite.

Qu'en est-il du souvenir factuel? Les raisons pour lesquelles l'artiste n'a pas de souvenir épisodique de la maison valent également pour le souvenir factuel: le simple fait de peindre une maison qui correspond de facto à celle de son enfance ne montre pas que l'artiste a un souvenir factuel sur cette maison.<sup>5</sup> Je supposerai donc que le souvenir factuel est également un souvenir explicite, et donc conscient. Alors que le souvenir épisodique rend le sujet conscient d'une entité numériquement déterminée, le souvenir factuel rend le sujet conscient d'un fait.<sup>6</sup> Dans le cas du souvenir factuel aussi, le sujet doit avoir au moins la disposition d'exploiter consciemment les informations (propositionnelles) véhiculées par le souvenir. Dans certains cas, et si Goethe a raison, le sujet peut refuser de manifester cette disposition dans des auto-attributions du type "Je me souviens que p" – en fait, il est possible que certaines occurrences de souvenir factuel ne soient rien d'autre que l'exercice d'une disposition à affirmer (ou juger) que p.<sup>7</sup>

Les souvenirs épisodiques et factuel – tout explicites soient-ils – ne sont pas (ou ne sont pas tous) doxastiques. Le souvenir épisodique de x serait doxastique si et seulement s'il impliquait une croyance propositionnelle sur x. Le souvenir factuel que p serait doxastique si et seulement s'il impliquait la croyance que p. Mais il n'est pas évident que ces implications tiennent. Je peux avoir un souvenir épisodique véritable de x et n'avoir aucune croyance sur x, parce que je crois à tort que mon souvenir épisodique est illusoire. De même, je peux avoir un souvenir factuel que p, et ne pas avoir la croyance que p. Par exemple, mon souvenir factuel est fondé sur un souvenir épisodique que je considère comme illusoire. Le cas est certes plus difficile pour les souvenirs factuels qui ne sont pas fondés sur un souvenir épisodique, car ils semblent tous impliquer la croyance correspondante. Mais peut-être ces souvenirs factuels

---

<sup>4</sup> Comme le pense par exemple Evans (1982). Sur sa position, cf. §4 ci-dessous.

<sup>5</sup> Malcolm (1963: 213-4) discute un exemple similaire et conclut, à juste titre d'après moi, que celui-ci n'introduit aucune asymétrie notable entre le souvenir factuel et ce qu'il appelle le souvenir "perceptuel" – c'est-à-dire, grosso modo, le souvenir épisodique accompagné d'images mentales. Don Locke (1971: 56) est enclin à suivre l'opinion de Munsat (1965) selon laquelle des exemples de ce genre impliquent le souvenir épisodique mais pas le souvenir factuel, mais ces auteurs ne font pas la distinction entre la mémoire implicite et la mémoire explicite. Pour résumer, je ne vois aucune raison particulière d'affirmer que si l'artiste n'a pas de souvenir épisodique de sa maison d'enfance, il a en revanche un souvenir factuel sur celle-ci (non reconnu comme tel).

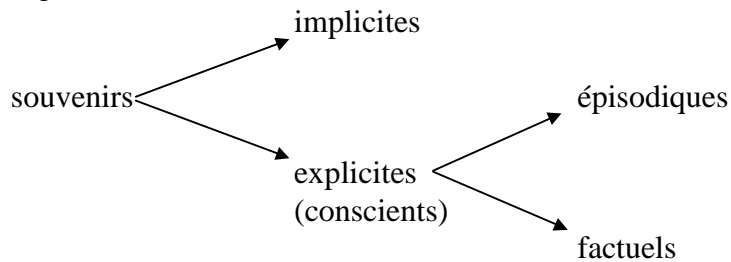
<sup>6</sup> Pour la distinction, dans le cas de la perception, entre une conscience d'objet et une conscience de fait, cf. Dretske (1993).

<sup>7</sup> Cf. Ayer (1956: 135sqq). Tous les souvenirs factuels ne peuvent pas être conçus sur ce modèle. Prenez par exemple les souvenirs factuels fondés sur des souvenirs épisodiques. Mais on pourrait diviser la classe des souvenirs factuels en deux: les souvenirs habituels, bien décrits par Ayer, et les autres.

sont-ils associés à certaines tendances à croire, éventuellement inhibées par des croyances contraires, plus solides, de la part du sujet.<sup>8</sup>

En résumé, les termes de "souvenir épisodique" et de "souvenir factuel" désignent tous deux des souvenirs explicites, c'est-à-dire conscients de leur objet (une entité numériquement déterminée dans un cas, un fait dans l'autre):<sup>9</sup>

Fig 1



Je ne prétends pas donner ici des arguments décisifs pour justifier ma terminologie. Le point important est que le contraste entre les deux types de souvenir, tel qu'il a été présenté au §1, émerge clairement dans le cas des souvenirs explicites, de sorte qu'il reste toujours à en donner l'explication. C'est cette explication spécifique qui m'intéresse ici.

### 3. Analogies et différences entre le souvenir et la perception

Il est plausible d'affirmer que le souvenir factuel que p implique au moins la pensée que p. Le souvenir factuel, par définition, a un contenu propositionnel composé de concepts que l'on peut attribuer au sujet. Lorsqu'on attribue un souvenir factuel explicite à un sujet, on lui attribue du même coup les concepts qui composent le contenu propositionnel du souvenir. Or une question que l'on peut se poser est de savoir si le souvenir épisodique de x implique lui aussi une pensée sur x de la part du sujet. Est-il possible de se souvenir de x sans avoir aucune pensée sur x, peut-être même sans avoir aucun concept de x?

On peut aborder cette question en essayant d'exploiter d'éventuelles analogies avec la perception. Fred Dretske a défendu l'idée selon laquelle il existe deux formes de perception, décrites respectivement par un compte rendu nominal du type "S perçoit x", où x est une entité réelle numériquement déterminée, et par un compte rendu propositionnel du type "S perçoit que p", où p est une proposition. La première forme de perception est appelée "simple" (ou "non épistémique"), la seconde "épistémique". Or suivant Dretske, alors que la perception épistémique que p implique au moins la pensée que p de la part du sujet (pour les mêmes raisons que dans le cas du souvenir factuel), cela ne vaut pas nécessairement pour la

---

<sup>8</sup> La non-doxasticité du souvenir est analogue à celle de la perception; pour la perception, cf. Evans (1982: 122sqq).

<sup>9</sup> Je laisse ouverte ici la question de savoir si l'on peut également diviser en deux la classe des souvenirs implicites, d'une façon analogue à la division des souvenirs explicites en "épisodiques" et "factuels". Notons par ailleurs que certains psychologues, par exemple Schacter (1991), supposent apparemment qu'un souvenir "conscient" est lié à un "sens subjectif qu'un contenu mental particulier représente un épisode ou des épisodes tirés de son passé personnel" (p. 180). Si un "souvenir conscient" est un souvenir explicite, alors l'affirmation de Schacter revient à dire, à tort d'après moi, que tous les souvenirs explicites sont épisodiques.

perception simple de  $\underline{x}$ : il est possible de percevoir quelque chose au sens simple sans même avoir le concept de cette chose.<sup>10</sup>

Etant donné les ressemblances grammaticales entre les verbes "percevoir" et "se souvenir" (tous deux admettent un complément nominal aussi bien que propositionnel), il vaut la peine de se demander si les arguments que Dretske invoque en faveur de son interprétation de la notion de perception simple peuvent être appliqués, mutatis mutandis, au souvenir épisodique. Je vais retenir ici deux types d'arguments qui me paraissent être parmi les plus importants: l'argument des aspects négligés et celui des erreurs d'identification perceptuelle.

1. Je discute pendant une bonne vingtaine de minutes avec Pierre, un ami que je n'avais plus vu depuis longtemps. A aucun moment de la discussion, je ne remarque qu'il porte une moustache. Pourtant, la moustache est un élément de mon champ visuel. Selon Dretske, si la moustache est bien visible, je la vois au sens simple. Par contre, je ne forme aucune pensée sur la moustache, ce qui implique que je ne la vois pas au sens épistémique.

Supposons que peu après la rencontre, je me souviens de Pierre. S'ensuit-il nécessairement que je me souviens, au sens épisodique, de sa moustache? Il semble que non. Je peux sans doute me souvenir d'une scène perçue dans le passé sans me souvenir de tous les aspects ou détails de la scène. Il est donc tout à fait possible que je me souviens de Pierre, de ma rencontre avec lui, mais pas de sa moustache.

Mais la question qui nous intéresse est un peu différente: est-il possible qu'en me souvenant de Pierre, je me souviens de sa moustache sans la remarquer – de même qu'en percevant attentivement Pierre, je percevais sa moustache sans la remarquer. Si mon souvenir est explicite, je dois avoir au moins la disposition d'utiliser consciemment certaines informations qu'il véhicule (§2), mais cela n'implique pas que je doive avoir la disposition de les utiliser toutes, dont celles qui concernent la moustache de Pierre.

Il y a toutefois une asymétrie entre le souvenir et la perception qui nous empêche de donner une réponse positive à cette dernière question. Dans le cas perceptuel, le fait que je n'ai pas remarqué la moustache de Pierre contribue à expliquer pourquoi je n'ai formé aucune pensée sur celle-ci. Selon Dretske, j'étais tout de même conscient de la moustache; il faut faire une différence entre deux types d'aspects sur lesquels je n'ai pas porté mon attention: les aspects négligés qui se trouvaient dans mon champ visuel (des détails de l'arrière-plan ou, dans le cas précis, de la figure même), et ceux qui ne s'y trouvaient pas (par exemple, le mur derrière moi). J'étais conscient des premiers, mais pas des seconds. Mais rien ne correspond à cette différence dans le cas du souvenir. Il n'y a pas de "champ mnésique" analogue au champ visuel, qui serait constitué d'entités simultanément remémorées mais pas toutes remarquées. Je peux sans doute décider de me souvenir de tel aspect plutôt que de tel autre, mais il n'y a pas d'attention mnésique que je choisis de diriger tantôt ici, tantôt là. Je peux me souvenir avoir porté mon attention sur un aspect puis sur un autre, m'imaginer peut-être le faire après coup,

---

<sup>10</sup> Cf. Dretske (1969, 1978, 1993). (Dans ce dernier article, la question est posée de manière plus générale en termes de deux formes de conscience.) A plusieurs reprises, Dretske semble suggérer que la perception épistémique que  $\underline{p}$  est doxastique, au sens où elle implique la croyance que  $\underline{p}$ . Mais le contraste entre la perception de  $\underline{x}$  et la perception que  $\underline{p}$  n'est pas le même que celui entre un état mental doxastique et un état mental non doxastique: en fait, les deux formes de perception sont non doxastiques. (Cette confusion me semble remettre en question l'une des lignes argumentatives de Dretske (cf. 1993: 268-9), mais je ne veux pas élaborer ce point ici.)

mais si je me concentre sur un aspect particulier de mon expérience passée, les autres aspects ne sont pas l'objet d'un souvenir occurrentiel, de la même façon que la perception de Pierre est liée à la perception occurrentielle (et pas seulement dispositionnelle) de sa moustache.

Que se passe-t-il lorsque je me souviens après coup de la moustache de Pierre? Je repense à la rencontre, et je m'exclame: "Tiens, il s'est laissé pousser la moustache". Je pense qu'il faut résister ici à la tentation de considérer ce cas comme étant similaire à celui dans lequel je détourne mon attention perceptive de Pierre pour la porter sur sa moustache. Avant que je me souviens de la moustache de Pierre (sans l'avoir remarquée au moment de la rencontre), je n'avais aucun souvenir explicite de celle-ci. Peut-être avais-je dans le cerveau une trace neuronale laissée par la perception simple de la moustache,<sup>11</sup> mais cette trace n'a causé un souvenir explicite qu'au moment de mon exclamation.

2. Passons au deuxième type d'exemple, qui implique une erreur d'identification perceptuelle. Un sujet prend un chat paresseusement lové sur le sofa pour un vieux pullover noir. Selon Dretske (1978), le sujet a une perception simple du chat bien qu'il n'ait aucune pensée sur lui – il est possible qu'il ignore totalement la présence d'un chat dans la pièce en question.

Supposons que le sujet repense à cet épisode peu après celui-ci. Il croit avoir un souvenir qu'il exprime en disant "Je me souviens de ce pullover; je me demande qui l'a laissé là". Ce souvenir est de type épisodique, mais le sujet a également un souvenir factuel qu'il exprime en disant "Je me souviens que ce pullover était sur le sofa". Notons que ce souvenir factuel est illusoire, car aucun pullover ne se trouvait sur le sofa en question. Mais la question est de savoir si le sujet a un souvenir (véridique) du chat sans avoir la capacité de le reconnaître ou de l'exprimer comme tel.

Là encore, la raison qui motive la thèse de Dretske selon laquelle le sujet a perçu le chat au sens simple ne peut pas être appliquée au cas du souvenir. Dans le cas perceptif, il faut bien expliquer sur quoi porte l'erreur d'identification perceptive. Le sujet a confondu quelque chose avec un pullover, et pour faire cette confusion, il a dû percevoir en un certain sens le chat. Le sujet n'a pas été victime d'une totale hallucination (comme s'il avait cru voir un pullover noir là où il n'y avait rien du tout). Mais lorsque le sujet croit se souvenir d'un pullover, il ne confond pas un souvenir de chat pour un souvenir de pullover. La confusion n'a eu lieu qu'une fois, au moment de la perception. C'est cette faute originelle qui détermine le caractère des souvenirs épisodiques que le sujet a ultérieurement. Une autre option consisterait à soutenir que le souvenir épisodique du pullover est lié à une trace neuronale correspondant à la perception simple du chat. Mais du point de vue du sujet conscient, le souvenir épisodique (et illusoire) du pullover est le même que cette trace existe ou non. S'il n'est pas vrai que de manière générale, la similitude sur le plan conscient implique l'identité mentale, il n'y a aucune raison, dans le cas précis, de lier le souvenir épisodique du pullover à la trace éventuellement laissée par la perception simple du chat.

Il est certes possible que le sujet se rende compte de son erreur par la suite, et se convainque d'avoir vu un chat et non pas un pullover. En un certain sens, il peut corriger son souvenir, et dire "Je me souviens de ce chat sur le sofa". Nous pourrions donc admettre

---

<sup>11</sup> Pour une défense de la thèse selon laquelle, dans la situation envisagée, la perception simple doit avoir laissé une trace dans le cerveau, cf. Martin et Deutscher (1966).

qu'après sa prise de conscience, le sujet a un souvenir épisodique véridique sur le chat, bien qu'il n'ait pas remarqué ce dernier au moment de la perception.<sup>12</sup> Il ne faudrait pas en conclure, toutefois, que ce souvenir épisodique existait avant la prise de conscience. A nouveau, peut-être la perception simple du chat a-t-elle laissé une trace dans le cerveau du sujet, mais cette trace ne saurait être identifiée à un souvenir explicite.

En résumé, la notion de souvenir épisodique n'est pas exactement analogue à celle de perception simple. Par suite, les arguments qui semblent motiver la thèse selon laquelle la perception simple de  $\underline{x}$  n'implique pas de pensée sur  $\underline{x}$  ne peuvent pas être invoqués pour montrer que le souvenir épisodique de  $\underline{x}$  n'implique pas de pensée sur  $\underline{x}$ . En fait, en raison des asymétries entre le souvenir et la perception mises en évidence ici, il est assez plausible de supposer que tout souvenir épisodique de  $\underline{x}$  implique normalement, de la part du sujet, une pensée au sujet de  $\underline{x}$ .

Un corollaire également plausible est que le souvenir épisodique de  $\underline{x}$  implique le souvenir factuel sur  $\underline{x}$ . En effet, si le souvenir épisodique de  $\underline{x}$  implique quelque pensée sur  $\underline{x}$ , il y aura toujours un souvenir factuel que le sujet pourra formuler sur  $\underline{x}$ , ne serait-ce que le souvenir factuel minimal que  $\underline{x}$  existait.<sup>13</sup>

#### 4. Une proposition d'Evans

Gareth Evans propose d'expliquer de la manière suivante la différence entre le souvenir épisodique et le souvenir factuel:

Cette distinction [entre se souvenir de  $x$  et se souvenir que ... $\underline{x}$ ...] repose sur le genre d'information retenue (1982: 267, note 1).

L'idée est que le souvenir factuel est la rétention d'un contenu conceptuel, au sens où l'on ne peut pas se souvenir que  $\underline{p}$  sans maîtriser les concepts qui composent la proposition que  $\underline{p}$ , alors que le souvenir épisodique est la rétention d'une information non conceptuelle sur le passé, au sens où l'on peut se souvenir de certains aspects du passé sans avoir les moyens nécessaires de les conceptualiser.

Il faut distinguer deux sens dans lequel l'information véhiculée par un souvenir peut être dit "non conceptuel". Elle peut être non conceptuelle au sens où elle comporte des finesses qui ne sauraient être rendues par une description en termes purement généraux. Ainsi, nous pouvons distinguer par la perception beaucoup plus de nuances de couleur que nous n'avons de concepts généraux qui leur correspondent. Le concept "rouge" s'applique à un grand nombre de nuances différentes de rouge. Mais nous pouvons aussi nous souvenir de la nuance spécifique de couleur qu'avait tel aspect d'un tableau. Lorsque nous voulons exprimer notre pensée sur une couleur spécifique, nous pouvons employer des termes indexicaux du type "cette nuance", en montrant par exemple un échantillon de couleur déterminée. Comme le dit

---

<sup>12</sup> Je ne vais pas défendre cette option ici. Notons seulement que si elle est correcte, il n'est pas vrai que le contenu du souvenir épisodique doit être "fidèle" en tous points à celui de l'expérience fondatrice.

<sup>13</sup> Cf. l'appendice à cet article pour un résumé des relations entre le souvenir et la perception.



McDowell (1994), les termes de ce type expriment des concepts "recognitionnels". Lorsque j'ai un tel concept, j'ai la capacité de reconnaître la nuance spécifique en question.<sup>14</sup>

Dans ce sens de "non conceptuel", même le souvenir factuel peut véhiculer de l'information non conceptuelle. On me montre des photos d'un village chinois en me disant "Tu as visité ce village quand tu étais enfant". Plus tard, j'ai un souvenir factuel que j'exprime en disant "Je me souviens que j'ai visité ce village". L'expression "ce village" exprime un concept indexical qui contribue au contenu conceptuel du souvenir factuel, bien qu'il véhicule en un sens de l'information non conceptuelle sur le village en question. La simple présence d'information non conceptuelle ne rend pas le souvenir épisodique. (Les mêmes remarques valent pour le cas où je revois de vieux films de vacances.)

On pourrait objecter que mon souvenir factuel véhicule de l'information non conceptuelle dans l'exacte mesure où il repose essentiellement sur un souvenir épisodique – dans le cas précis, un souvenir épisodique de la photographie. Mais cette objection ne tient pas: comme dans l'exemple de Goethe tout à l'heure, il est possible que je ne sache plus aujourd'hui si j'ai vu une photographie du village ou le village lui-même, de sorte que la remarque: "Je ne sais plus si je m'en souviens [au sens épisodique] où si on me l'a dit" est intelligible même si le contenu du souvenir factuel est indexical et véhicule de l'information non conceptuelle sur l'objet du souvenir.

Peut-on au moins formuler une condition nécessaire du souvenir épisodique en disant qu'il doit véhiculer de l'information non conceptuelle, contrairement au souvenir factuel? Comme le souvenir factuel peut véhiculer de l'information de ce genre, ce serait une condition non suffisante du souvenir épisodique. Cette suggestion dépend de notre attitude à l'égard de l'exemple suivant. Je prétends me souvenir de ma maison d'enfance. Si on m'interroge à ce sujet, je peux donner toute une série d'explications en termes généraux: je sais qu'elle avait un jardin, qu'elle était située quelque part dans tel quartier de telle ville, que le toit était fait de briques brunes. Mais je n'ai aucune image directe, même approximative, de la nuance exacte du brun en question, de la situation particulière ou de l'étendue précise du jardin. Je ne peux que m'imaginer l'une des nombreuses maisons qui répondraient à ma description, sans savoir laquelle ressemble le plus à ma maison d'enfance. Pourtant, je n'ai pas un simple souvenir factuel sur la maison: j'insiste sur le fait que je me souviens très bien de cette maison, et que je n'ai bénéficié d'aucun témoignage extérieur sur la question. Si cet exemple est considéré comme faisant intervenir un souvenir épisodique, alors celui-ci ne véhicule pas nécessairement de l'information non conceptuelle. L'absence d'information non conceptuelle ne rend pas le souvenir factuel. L'attitude contraire consisterait à dire que l'exemple implique uniquement des souvenirs factuels, et aucun souvenir épisodique.

En fait, lorsqu'il parle du souvenir, Evans vise une autre notion, plus controversée, d'information non conceptuelle. Lorsque le sujet a un souvenir de type épisodique, il est dans un état mnésique non conceptuel [a non-conceptual memory state, Evans (1982: 239)]. Par exemple, il est en mesure de juger, en étant protégé contre les erreurs d'identification, "J'étais tout à l'heure face à un arbre qui brûlait" (par exemple). Cet état informationnel non conceptuel diffère de celui qui caractérise la perception, et qui nous permet de juger, avec les

---

<sup>14</sup> En fait, cette capacité est fort limitée par rapport à nos capacités de discrimination perceptuelle: cf. Raffman (1995). Le fossé qui existe entre ces deux capacités est problématique pour la théorie de McDowell selon laquelle le contenu de la perception est toujours conceptuel. Mais il n'est pas problématique (du moins pas pour la même raison) pour une théorie du souvenir comme ayant toujours un contenu conceptuel.

mêmes garanties de protection, "Je suis face à un arbre qui brûle". La différence concerne précisément le rapport au passé: "si le sujet est dans l'état mnésique, il lui semble que telle et telle chose était le cas" (1982: 239). La proposition est donc que l'information non conceptuelle véhiculée par le souvenir épisodique est essentiellement au passé, contrairement à celle que véhicule le souvenir factuel.

Comme le reconnaît Evans, la difficulté liée à cette position concerne la façon dont une information qui concerne essentiellement le passé sur un plan préconceptuel peut se manifester dans le comportement du sujet. Si l'information n'est pas conceptuelle, elle peut en principe être véhiculée par les états d'un animal prélinguistique. Mais le défi que doit relever le tenant de cette position est de montrer que le comportement censé manifester la détention d'une information de ce genre ne peut pas être décrit en termes plus primitifs, qui n'implique pas la référence à un moment particulier dans le passé. Par exemple, Campbell (1994: ch. 2) a montré que le comportement des animaux non humains apparemment capables d'orientation temporelle peut être expliqué en termes de phases, et que cette explication n'implique pas les animaux en question aient le concept d'un moment particulier dans le passé. Si la thèse de Campbell est correcte, le comportement qui manifeste la détention d'une information concernant un moment particulier dans le passé est nécessairement conceptuel, et suppose la maîtrise d'un langage partagé.

## 5. La solution

Les résultats obtenus jusqu'ici peuvent se résumer de la manière suivante. (i) Le souvenir épisodique a un rapport interne, quel qu'il soit, à l'expérience passée du sujet. (ii) Le souvenir factuel sur x n'implique pas le souvenir épisodique de x. (iii) Il y a une forte présomption en faveur de la thèse selon laquelle le souvenir épisodique de x implique quelque souvenir factuel sur x.<sup>15</sup> (iv) Il n'est pas clair que le contenu informationnel du souvenir épisodique soit nécessairement de nature différente de celui du souvenir factuel. Dans cette section, je vais proposer une analyse du souvenir épisodique qui rend compte de ces quatre points.

Suivant la conception que je propose, le souvenir épisodique est une espèce de souvenir factuel. Il y aurait autrement dit deux formes de souvenirs factuels, dont l'une peut aussi être appelée "épisodique" – et non pas une distinction tranchée entre souvenirs factuels et souvenirs épisodiques. Comment rendre compte alors de la propriété remarquable du souvenir épisodique, à savoir le fait qu'il renvoie de manière interne, pour ainsi dire, à l'expérience passée du sujet?

Une possibilité consiste à supposer que le contenu du souvenir épisodique comporte une référence directe au souvenir lui-même, c'est-à-dire est réflexif. Lorsque j'ai un souvenir épisodique que j'exprime en disant "Je me souviens de x", le contenu du souvenir est en réalité plus complexe, et devrait être formulé au moyen d'une conjonction:

Je me souviens que ... x ... et que ce souvenir dérive tout droit de mon expérience passée de x.

---

<sup>15</sup> Cf. la thèse de Malcolm (adaptée à notre terminologie) selon laquelle le souvenir épisodique ne se comprend que sur un arrière-plan de souvenirs factuels.

La réflexivité vient du terme déictique "ce souvenir", qui désigne justement l'épisode mental particulier dont le contenu conjonctif qu'il contribue à déterminer est un aspect. Si ce contenu est conçu sur le modèle d'une proposition singulière, il contient comme constituant l'épisode même du souvenir avec lequel il est associé. L'idée est la suivante: lorsque je me souviens de x au sens épisodique, j'ai un ensemble de souvenirs factuels à propos de x et du fait que ces mêmes souvenirs dérivent tout droit de mon expérience passée. Les souvenirs épisodiques sont des souvenirs factuels réflexifs.<sup>16</sup>

Si quelqu'un m'a informé d'une expérience notable de ma vie passée – par exemple, que j'ai été en Chine étant enfant – je peux garder un souvenir factuel que j'ai été en Chine. Mais ce souvenir n'est pas réflexif comme un souvenir épisodique: en me souvenant que j'ai été en Chine, je ne me souviens pas que ce souvenir dérive tout droit d'une expérience passée – si un tel souvenir est réflexif, c'est-à-dire si je me souviens de son origine causale immédiate, je sais qu'il ne dérive pas de mon expérience, mais du témoignage d'autrui. Il ne s'agit pas d'un souvenir épisodique selon la conception envisagée, bien qu'il puisse être lié au souvenir épisodique du témoignage.

Comme on l'a vu, il ne suffit pas qu'un souvenir factuel dérive effectivement de mon expérience passée pour que je puisse m'en souvenir au sens épisodique. La conception réflexive rend compte de ce trait. Elle exige que je me souvienne aussi que le souvenir factuel en question a son origine directe dans mon expérience passée. Les trois types de souvenir distingués plus haut à partir de la remarque de Goethe peuvent être redécrits de la manière suivante:

- A. les souvenirs non réflexifs qui dérivent tout droit d'un témoignage extérieur.
- B. les souvenirs non réflexifs qui dérivent tout droit de l'expérience passée.
- C. les souvenirs réflexifs.

La différence entre A et B est purement externe, au sens où elle concerne des propriétés causales des épisodes de souvenir dont le sujet peut n'avoir aucune idée. L'origine causale, par contre, est inscrite dans le contenu même des souvenirs réflexifs – en cela, ce sont les seuls qui sont à proprement parler épisodiques. Lorsque Goethe dit de certains événements rapportés dans son autobiographie qu'il ne sait pas s'ils correspondent à des véritables souvenirs ou à des témoignages ultérieurs, il établit un contraste entre A et B. C n'est pas concerné: on sait normalement lorsqu'on a des souvenirs réflexifs.

Il est important que le contenu des souvenirs épisodiques comporte deux éléments liés par une conjonction. On ne rend pas compte de la spécificité d'un souvenir épisodique de x – appelons-le s – en disant qu'il est l'objet d'un autre souvenir s' dont le contenu est que s dérive de mon expérience passée. s serait un souvenir de type B, mais s' pourrait être un souvenir de type C, et ne pas garantir, de cette façon, le caractère épisodique de s. (Mes parents me disent: "Nous ne t'avons jamais raconté cette histoire. Elle ne peut venir que de toi; c'est donc bien l'un de tes souvenirs".)

---

<sup>16</sup> Dans un article récent (1995), Higginbotham considère aussi de tels états réflexifs, mais pour résoudre d'autres types de problèmes.

La conception proposée ici a des affinités évidentes avec la théorie de l'intentionnalité de John Searle (1983), qui introduit également la notion d'un état mental réflexif. (Le terme searlien est "sui-réflexif"). Dans cette théorie, le souvenir "d'avoir vu une fleur" est réflexif, au sens où il fait partie des conditions de satisfaction du souvenir que la vision passée de la fleur cause ce même souvenir (1983: 122-3). Les remarques de Searle sur le souvenir sont laconiques, mais on peut quand même relever deux différences importantes entre sa théorie et la conception proposée ici. Premièrement, l'introduction de la notion de réflexion répond à des problèmes théoriques concernant l'intentionnalité en général, alors qu'elle est motivée ici par des problèmes spécifiques au souvenir. Selon Searle, la perception, l'intention et l'action sont également réflexifs, mais il me semble (pour des raisons que je n'ai pas le temps de développer ici) que la réflexivité du souvenir est plus évidente que, par exemple, celle de la perception. En second lieu, ce sont les conditions de satisfaction du souvenir qui sont réflexives selon Searle, alors que la réflexivité fait ici partie de ce dont le sujet doit se souvenir pour avoir un souvenir épisodique. La différence est notable; considérez en effet ce que Searle dit à propos de la perception:

[Q]and je dis que l'expérience visuelle est causalement sui-référentielle, je ne veux pas dire que la relation causale soit vue, et encore moins que l'expérience visuelle soit vue. En fait, seuls les objets et états de choses sont vus, et une partie des conditions de satisfaction de l'expérience visuelle de les voir est que l'expérience elle-même soit nécessairement causée par ce qui est vu (1983: 69).

Si on applique ce que dit Searle dans ce passage au cas du souvenir, il n'est pas nécessaire, pour avoir le souvenir d'avoir vu la fleur, de se souvenir que ce même souvenir dérive de l'expérience de la fleur. Il suffit que le fait que le souvenir dérive de l'expérience fasse partie des conditions de satisfaction du souvenir lui-même. Le souvenir est "réussi" seulement s'il dérive effectivement de l'expérience; il est "raté" dans le cas contraire. Même les souvenirs de type B sont réflexifs au sens spécifique de Searle; la réflexivité en ce sens ne rend pas compte de la différence, qui nous intéresse ici, entre les souvenirs de type B et ceux de type C.

Ce dernier point pourrait susciter l'objection suivante. Pour avoir le souvenir s, le sujet doit se souvenir que s a une certaine propriété réflexive. Il doit donc identifier s. Mais pour ce faire, il doit se tourner vers son contenu, qui dit que s a une certaine propriété. Or pour savoir de quel contenu il s'agit, il doit déjà avoir identifié s. Nous sommes pris dans un régressus à l'infini.<sup>17</sup>

Cette objection repose toutefois sur la prémisse selon laquelle, pour identifier un souvenir, il est nécessaire d'identifier son contenu tout entier. En fait, un épisode mental comporte deux aspects: un mode et un contenu. Dans certains cas, il est possible d'identifier un tel épisode par le fait qu'il exemplifie un mode à un moment particulier – sans référence explicite à son contenu. C'est ce qui se produit dans le cas précis: le terme déictique "ce souvenir" qui figure dans l'expression adéquate du souvenir épisodique exprime un sens dont la saisie repose sur l'expérience même du souvenir par le sujet, conçue comme un épisode particulier. Il n'est pas nécessaire d'identifier tout le contenu de cet épisode pour y faire référence.

---

<sup>17</sup> Searle (1983: 111, note 5) mentionne une objection similaire à sa propre théorie du contenu réflexif de l'action mais note, à juste titre, que cette objection ne s'applique pas à sa propre théorie de la réflexivité.

La conception réflexive du souvenir épisodique étant maintenant esquissée, je terminerai par quelques remarques sur sa portée.

1. Le souvenir exprimé par "Je me souviens que ce souvenir a pour origine directe une expérience" n'implique pas que le souvenir en tant que connaissance ait immédiatement succédé à l'expérience. Dans certains cas, la mémoire est simplement la rétention d'une connaissance acquise par d'autres moyens épistémiques (par exemple, la perception ou le témoignage).<sup>18</sup> Dans d'autres cas, elle est source de connaissance. Je discute avec un ami que je n'avais plus vu depuis longtemps. Plus tard, lorsque je réfléchis à la rencontre, je me souviens tout à coup que mon ami portait une moustache. A aucun moment de la rencontre, je n'avais remarqué la moustache. Je ne savais donc pas, au moment où je parlais à mon ami, qu'il portait une moustache. Cette connaissance, je l'ai acquise plus tard, grâce à mon souvenir.

La conception réflexive peut en principe rendre compte de la différence en question. Il suffit d'interpréter la condition exprimée par "dériver tout droit" de manière suffisamment large, sans requérir qu'à chaque instant de la période qui sépare le souvenir présent de l'expérience passée, le sujet ait un souvenir explicite. Entre la rencontre de mon ami et la prise de conscience ultérieure, il n'y a pas, à proprement parler, de souvenir explicite, ce qui ne nous empêche pas de parler du souvenir lié à la prise de conscience comme dérivant tout droit (et donc sans l'aide du témoignage d'autrui) de l'expérience passée de la moustache. (Il s'agirait alors d'une perception simple au sens de Dretske.)

2. La conception réflexive explique pourquoi je peux avoir un souvenir épisodique de x sans avoir d'information non conceptuelle sur x au sens d'Evans. Je me souviens de x au sens épisodique, mais les informations que j'ai sur x sont toutes générales. (Par exemple, je me souviens que x est rouge, mais je ne me souviens plus de la nuance spécifique de rouge qu'avait x.) Ce qui compte avant tout pour le souvenir épisodique, c'est que son contenu comporte un élément réflexif. La présence d'informations préconceptuelles portant sur l'épisode passé est sans doute importante, et peut-être typique du souvenir épisodique, mais elle est secondaire.<sup>19</sup>

3. Pour avoir un souvenir épisodique, je ne dois pas garder la trace exacte de la durée qui sépare l'expérience passée de mon souvenir présent. Mais je dois probablement localiser au moins approximativement cette expérience dans mon passé. Enfin, on sait tous qu'avec le temps, on oublie la composante réflexive de nos souvenirs épisodiques, qui se transforment alors en des souvenirs de la catégorie B.

---

<sup>18</sup> Cf. Dummett (1993). Dummett ne parle pas des cas où le souvenir apparaît clairement comme une source de connaissance, et pas seulement comme la rétention d'une connaissance acquise autrement.

<sup>19</sup> Certes, comme le contenu du souvenir épisodique est spécifié au moyen d'un terme déictique de la forme "ce souvenir", il est sans doute lié à des informations préconceptuelles portant non pas sur l'épisode passé mais sur le souvenir présent.

## APPENDICE

### Quelques analogies et différence entre la mémoire et la perception

"SE(S,  $\underline{x}$ )" se lit "Le sujet S a un souvenir épisodique de l'entité  $\underline{x}$ "

"SF(S,  $\underline{p}$ )" se lit "Le sujet S a un souvenir factuel que  $\underline{p}$ "

PS(S,  $\underline{x}$ )" se lit "Le sujet S a une perception simple de l'entité  $\underline{x}$ "

PE(S,  $\underline{p}$ )" se lit "Le sujet S a une perception épistémique que  $\underline{p}$ "

#### MEMOIRE

- (1) SE(S,  $\underline{x}$ )  $\rightarrow$  S est conscient de  $\underline{x}$
- (2) SE(S,  $\underline{x}$ )  $\rightarrow$  S pense que ... $\underline{x}$ ...
- (3)  $\neg$ [SE(S,  $\underline{x}$ )  $\rightarrow$  S croit que ... $\underline{x}$ ...]
- (4)  $\neg$ [SE(S,  $\underline{x}$ )  $\rightarrow$  S sait que ... $\underline{x}$ ...]
- (5) SE(S,  $\underline{x}$ )  $\rightarrow$  S sait qu'il a une expérience de souvenir

- (6) SF(S,  $\underline{p}$ )  $\rightarrow$  S est conscient que  $\underline{p}$
- (7) SF(S,  $\underline{p}$ )  $\rightarrow$  S pense que  $\underline{p}$
- (8)  $\neg$ [SF(S,  $\underline{p}$ )  $\rightarrow$  S croit que  $\underline{p}$ ]
- (9)  $\neg$ [SF(S,  $\underline{p}$ )  $\rightarrow$  S sait que  $\underline{p}$ ]
- (10)  $\neg$ [SF(S,  $\underline{p}$ )  $\rightarrow$  S sait qu'il a une expérience de souvenir

- (11) ? SE(S,  $\underline{x}$ )  $\rightarrow$  SF(S, ... $\underline{x}$ ...)

#### PERCEPTION

- (1') PS(S,  $\underline{x}$ )  $\rightarrow$  S est conscient de  $\underline{x}$
- (2')  $\neg$ [PS(S,  $\underline{x}$ )  $\rightarrow$  S pense que ... $\underline{x}$ ...]
- (3')  $\neg$ [PS(S,  $\underline{x}$ )  $\rightarrow$  S croit que ... $\underline{x}$ ...]
- (4')  $\neg$ [PS(S,  $\underline{x}$ )  $\rightarrow$  S sait que ... $\underline{x}$ ...]
- (5')  $\neg$ [PS(S,  $\underline{x}$ )  $\rightarrow$  sait qu'il a une expérience perceptive]

- (6') PE(S,  $\underline{p}$ )  $\rightarrow$  S est conscient que  $\underline{p}$
- (7') PE(S,  $\underline{p}$ )  $\rightarrow$  S pense que  $\underline{p}$
- (8') ? PE(S,  $\underline{p}$ )  $\rightarrow$  S croit que  $\underline{p}$
- (9') ? PE(S,  $\underline{p}$ )  $\rightarrow$  S sait que  $\underline{p}$
- (10')  $\neg$ [PE(S,  $\underline{p}$ )  $\rightarrow$  S sait qu'il a une expérience perceptive]

- (11')  $\neg$ [PS(S,  $\underline{x}$ )  $\rightarrow$  PE(S, ... $\underline{x}$ ...)]

#### Commentaires:

- (1) et (6) définissent le souvenir (resp. épisodique et factuel) comme des souvenirs explicites (cf. §2).
- (2) correspond à la conclusion du §3; (7) est présenté au début du §3.
- (3) et (8) représentent la thèse selon laquelle le souvenir (resp. épisodique et factuel) n'est pas doxastique; cf. §2. Par ailleurs, (3)  $\rightarrow$  (4) et (8)  $\rightarrow$  (9).
- (5) résulte du fait que le souvenir épisodique est normalement lié à une "expérience caractéristique du souvenir". Par contre, (10) indique que le souvenir factuel n'est pas forcément lié à une telle expérience.
- (11) est affirmé à la fin du §3: tout souvenir épisodique de  $\underline{x}$  implique quelque souvenir factuel sur  $\underline{x}$ .
- (1') et (6') correspondent à la thèse de Dretske selon laquelle la perception simple et la perception épistémique sont deux formes de conscience.
- (2') - (4') et (11') définissent l'indépendance de la perception simple par rapport à la perception épistémique selon Dretske. Par ailleurs, (2')  $\rightarrow$  (3')  $\rightarrow$  (4').
- (5') résulte d'une interprétation par Dretske (1969: 7-8) de certaines expériences dans lesquelles les sujets pensent qu'ils imaginent alors qu'ils voient.
- (7') résulte de la nature propositionnelle du contenu de la perception épistémique.
- (8') et (9') semblent être acceptés par Dretske, mais nous avons vu (§3) qu'il vaut mieux rejeter ces implications.
- Pour Dretske (10') vaut car selon lui (1991), la "vision aveugle" dans les expériences de Weiskrantz voient au sens épistémique, mais ne savent pas qu'ils voient.

## Références

- Ayer, A., 1956, *The Problem of Knowledge*, Penguin Books.
- Bergson, H., 1939, *Matière et mémoire*, Paris: PUF.
- Campbell, J., 1994, *Past, Space, and Self*, Cambridge (Mass.): MIT Press.
- Dretske, F., 1969, *Seeing and Knowing*, London: Routledge and Kegan Paul.
- Dretske, F., 1978, "Seeing, Believing, and Knowing", in *An Invitation to Cognitive Science*, vol. 2, *Visual Cognition and Action*, D. Osherson, S. Kosslyn et J. Hollerbach (eds), Cambridge (Mass.): MIT Press.
- Dretske, F., 1991, "Reply to John Heil", in *Dretske and His Critics*, B. P. McLaughlin, éd., Oxford: Blackwell.
- Dretske, F., 1993, "Conscious Experience", *Mind* 102, No 406.
- Dummett, M., 1993, "Testimony and Memory", in *The Seas of Language*, Oxford: Clarendon Press.
- Evans, G., 1982, *The Varieties of Reference*, Oxford: Blackwell.
- Kelley, C. N et Jacoby L. L., 1993, "The Construction of Subjective Experience: Memory Attributions", in M. Davies et G. W. Humphreys, *Consciousness*, Oxford: Blackwell.
- Locke, Don, 1971, *Memory*, Londres: Macmillan.
- Malcolm, N., 1963, "Three Lectures on Memory", in *Knowledge and Certainty*, Prentice-Hall.
- Martin, C. et Deutscher, M., 1966, "Remembering", in *Philosophical Review*.
- Munsat, 1965, "A Note on Factual Memory", *Philosophical Studies*.
- Parkin, A. J., 1993, *Memory. Phenomena, Experiment and Theory*, Oxford: Blackwell.
- Raffman, D., 1995, "On the Persistence of Phenomenology", in *Conscious Experience*, ed. Thomas Metzinger, Schoningh.
- Russell, B., 1921, *The Analysis of Mind*, Humanities et Allen and Unwin.
- Schacter, D. L., 1991, "Consciousness and Awareness in Memory and Amnesia: Critical Issues", in *The Neuropsychology of Consciousness*, Academy Press.
- Searle, J., 1983, *Intentionality*, Cambridge: CUP; trad. franç. C. Pichevin, *L'intentionnalité*, Paris: Minuit, 1987.